

# Les dames tranquilles

Quelle tranquille bienveillance  
Près de ces eaux remuées  
Où le soleil se balance  
En traversant la feuillée.

Seul le rêve voit nos danses  
Enlacer les pins légers  
Et nos pas pleins de cadence  
Fondre comme des baisers.

A travers les grêles rameaux  
Une ville au loin se devine,  
Vaporeuse, dans un réseau  
De fumée au creux des collines.  
Les hommes y vivent entre eux  
Dans une pâle inconscience ;  
L'air n'apporte de leurs jeux  
Qu'un murmure de silence.

Ils s'acheminent parfois  
Comme des ombres habillées  
Dans le mystère du sous-bois  
Sans que les feuilles reposées  
Dérangent leurs rêves légers  
Auxquels ils restent étrangers.

Mais la Dame qui sous la branche  
D'un œil pénétrant les caresse  
Voit trembler une lueur blanche  
Autour de leur sobre rudesse :  
Ce halo qui rend à jamais  
Isolé du reste des âmes  
Et qui nimbe leurs vieux effets  
De son imperceptible flamme.

Un songe étrange et recueilli  
Sur toutes choses ;  
Une brume sur les habits  
Et sur les roses.

Et dans leurs maisons fermées  
Dire que les hommes sont sûrs  
De leurs lampes allumées,  
De leurs meubles, de leurs murs.  
Pourvu que tout ne s'effrite  
A quelque geste un peu vite.

Mollesse : penser ainsi  
Que tout est fumée,  
La vierge aux seins épanouis,  
La fleur, la branche inclinée,  
L'ombre, l'aurore, fumée.

Ce malin, un homme est venu  
Dans le secret de ces ramées  
Ensevelir les restes nus

De son amie assassinée.  
Il tâtonnait sombre et bourru  
En murmurant des choses brèves  
Et c'est pourquoi nous avons cru  
Qu'il ne faisait qu'un mauvais rêve.

Mais peu après, criant, pleurant  
Vinrent amis et parents  
Et des hommes de justice...  
En ronde avec volupté  
Tournons sous les feuilles lisses  
Dans le silence d'été.

Jouez, langoureuse lumière,  
Sur ces nappes de primevères  
Au bord de l'eau,  
Dans l'indolence qui persiste  
Du vallon où l'âme n'existe  
Qu'à demi-mots.

Ô ville pleine de brume  
Qui t'évapores et fumes,  
Contiens-tu de longs débats ?  
La lune au bois se balance  
Et nous poursuivons nos danses  
Sur la pelouse tout bas.

Cécile Sauvage (1883–1927)